

ANNA LEDWINA
Université d'Opole

Le sens de l'altérité selon Simone de Beauvoir

The Sense of Otherness According to Simone de Beauvoir

Abstract

In Simone de Beauvoir's œuvre, the problem of love and the relationship with the Other turns out to be fundamental. The need to realize one's own desires forces the individual to open for the Other who – instead of making the relationship more attractive – brings about its breakup. The Author raises this issue in terms of androgyny interpreted as a relationship between two people, which is possible only in the spheres of total freedom and reciprocity, both spiritual and sexual, revealing an inherent influence of other people on our lives.

The texts by Beauvoir, whose *idée fixe* is a search for the wholeness, enable one to understand that otherness is also understood as a struggle to change the perception of femininity and of independence. The other also fascinates us by difference. It encourages one to get to know oneself, one's possibilities and limitations, as well as one's identity. By looking into the eyes of the other (like in a mirror) a person has an opportunity to create a new reality, thereby rejecting stereotypes and a traditional value system. Thus, finding a sense of life and realizing existing differences become possible.

The multidimensionality of the concept of otherness enables the critic to present the writer's original vision, propagating the individual development and autonomy, defined by relationships with others and, at the same time, by his or her pursuit of an existential fullness with another human being.

Keywords: Beauvoir, otherness, love, difference, opposites, androgyny

Interrogation perpétuelle, l'autre reste une préoccupation principale tout au long de la carrière philosophique de Simone de Beauvoir qui manifeste la volonté de déformer le sens habituel du féminin, afin de lui attribuer sa dignité et son indépendance, en suivant ses propres voies, au carrefour de nombreux domaines et disciplines du savoir. La réflexion de l'écrivaine sur la condition humaine ainsi que sa vision de la réalité mettent en relief le dualisme homme/femme qui illustre parfaitement les enjeux de l'altérité (cf. Baudrillard, Guillaume 1994), tout en cherchant à les dépasser dans l'utopie de l'être androgyne.

L'auteure traite la difficulté à concilier et à accomplir les pôles antagonistes de l'identité révélée dans sa richesse. La quête de la totalité, née de la prise de conscience de ce déchirement, rend compte du discours beauvoirien : l'autre est désiré, à la fois, dans sa présence et dans sa distance (Tidd 2009: 149–159).

Nous nous efforcerons donc de prouver, dans une approche interdisciplinaire, qu'à travers sa perception de l'altérité l'écrivaine développe une idée remarquable du rapport à autrui et de l'amour, étant donné que celui-ci « est une situation qu'il faut assumer dans son échange avec l'autre (...) » (Monteil 2009: 145). L'étude du sens de l'altérité et de ses transformations dans les textes beauvoiriens nous permettra également de comprendre qu'« effectivement, une des tragédies de l'amour [montre] l'incompréhension de soi et de l'autre » (Morin 1997: 35).

1. Le(s) sens de l'altérité et ses enjeux

Dans plusieurs de ses textes, Beauvoir réfléchit sur la catégorie de l'autre (cf. Karli 2011), en démontrant que l'altérité n'est pas un concept abstrait car « la vérité du monde et de son être même appart[ient] à d'autres » (Beauvoir 1960: 350). Persuadée que « [n]ous avons besoin d'autrui pour que notre existence devienne fondée et nécessaire » (Beauvoir 1946b: 339), l'essayiste explique notre rapport envers autrui en ces termes :

(...) les hommes sont libres, et je suis jetée dans le monde parmi ces libertés étrangères. J'ai besoin d'elles, car une fois que j'ai dépassé mes propres buts, mes actes retomberaient sur eux-mêmes inertes, inutiles, s'ils n'étaient emportés par de nouveaux projets vers un nouvel avenir. Un homme qui survivrait seul sur terre à un cataclysme universel devrait s'efforcer, tel Ezéchiel, de ressusciter l'humanité, ou il n'aurait plus qu'à mourir. Le mouvement de ma transcendance m'apparaît comme vain dès que je l'ai transcendé ; mais si à travers d'autres hommes ma transcendance se prolonge toujours plus loin que le projet que je forme au présent, je ne saurais jamais la dépasser. (Beauvoir 1946b: 355)

L'altérité, revêtant plusieurs sens, à savoir la reconnaissance d'autrui dans sa différence ou son rejet, se révèle primordiale par rapport au couple. Pour cette raison, il convient d'attirer l'attention sur la notion d'identité. Dans le lien amoureux, la problématique de l'altérité reste associée, selon Paul Ricœur (1990: 140, 338), à la perception qu'à l'autre de soi-même et à l'image qu'il projette à l'extérieur, mais également l'interdépendance de deux individus différents. Celle-ci est étroitement liée à la réciprocité : « c'est en moi que le mouvement parti de l'autre achève sa trajectoire: l'autre me constitue comme responsable, c'est-à-dire capable de répondre » (Ricœur 1990: 388). Une telle relation entre l'autre et le même s'avère double car, d'une part, autrui se fait connaître en tant que miroir du même, étant « par principe, celui qui me regarde » (Sartre 1943: 303), de l'autre, il se comporte comme un partenaire qui accentue son individualité.

Compte tenu de la complexité du concept d'autre, l'ensemble de l'œuvre beauvoirienne peut être divisé en deux groupes : les textes rédigés avant et après 1960. Au premier groupe appartiennent les ouvrages qui présentent la femme à la recherche d'elle-même à travers l'autre, à savoir celle qui tente de se réaliser dans l'androgynie. Cette femme se révèle, dans l'optique de l'auteure, « écartelée entre le passé et l'avenir » (Beauvoir 1949, II: 570), déchirée entre l'univers patriarcal et ses propres attentes que la réalité ne satisfait pas. Le résultat en est la quête androgyne qui exprime l'intention d'atteindre la totalité (Eliade

1962: 94–154). Elle véhicule la thématique de la division présente soit dans les romans offrant une double perspective, masculine et féminine (*Le Sang des autres*, *Tous les hommes sont mortels*, *Les Mandarins*), soit dans les textes où l'on note la volonté de dépasser la division à travers le triangle amoureux afin de jouir de la plénitude de l'individu (*L'Invitée*, *Les Mandarins*). Le deuxième groupe concerne les récits focalisés sur un traumatisme vécu par l'écrivaine dans les années soixante, résultat de la guerre d'Algérie (Rétif 1998 : 143–144). Ces écrits mettent en relief le personnage d'une femme mutilée, dépourvue du regard de l'autre (*Une mort très douce*, *Les Belles Images*, *La Femme rompue*, *Tout compte fait*, *La Cérémonie des adieux*). Un tel portrait dévoile les couples, plutôt traditionnels, où la femme reste soumise à l'homme.

On saisit plus nettement la différence entre les œuvres polyphoniques et monophoniques, autrement dit, entre d'une part, la recherche de la totalité, et de l'autre, la mutilation. Réduite à sa « présence nue », « bannie » (Beauvoir 1963: 615), la femme se sent dépossédée du passé et de l'avenir. *La Femme rompue* en constitue un témoignage émouvant :

qu'avions-nous été l'un pour l'autre, tout au long de cette vie qu'on appelle commune ? Je voulais en décider sans tricher. Pour cela, il fallait récapituler notre histoire. Je m'étais toujours promis de le faire. (...) Je suis capable de réciter des noms, des dates (...). Et de loin en loin ressuscitent des images mutilées, pâlies, aussi abstraites que celles de ma vieille histoire de France. (Beauvoir 1967: 65)

Il va de soi que ce n'est pas seulement la vieillesse qui provoque le désespoir féminin. La protagoniste se rend compte que sa « propre histoire n'est plus derrière que ténèbres » (Beauvoir 1967: 225). Celle-ci découle de la trahison de l'homme, de sa négligence, du manque d'affectivité envers sa partenaire. Pour cela, la vie de Monique s'écroule :

Je me dis que s'il était mort je saurais du moins qui j'ai perdu et qui je suis. Je ne sais plus rien. Ma vie derrière moi s'est effondrée, comme dans ces tremblements de terre où le sol se dévore lui-même; il s'engloutit dans votre dos au fur et à mesure que vous fuyez. Il n'y a pas de retour. (Beauvoir 1967: 193)

La femme a perdu tout ce qui lui permettait de se voir, de se projeter dans le monde. Les images qu'elle projetait vers l'avenir « ont volé en éclats » (Beauvoir 1966: 124). Laurence, protagoniste des *Belles Images*, découvre que la société capitaliste a inventé une façon perverse de mutiler : en piégeant tout, les objets et les individus, avant tout les femmes, dans de « belles images », dans lesquelles elles restent subordonnées et passives, consommatrices. Ainsi, elles répondent aux besoins de la société, dominée par l'homme, intégrées dans une apparente harmonie de l'ensemble, la confortant des images standardisées qui n'ont rien en commun avec l'individualité, dans lesquelles l'être humain ne retrouve que le reflet de son aliénation : « Qu'a-t-on fait de moi ? (...) Moi, c'est foutu, j'ai été eue, j'y suis, j'y reste. (...) Laurence brosse ses cheveux, elle remet un peu d'ordre sur son visage. Pour moi, les jeux sont faits, pense-t-elle (...) » (Beauvoir 1966: 183).

Laurence comprend que dans son cas tout est raté car elle « a toujours été une image » (Beauvoir 1966: 21) et décide de ne pas permettre à ce que sa fille Catherine répète son destin d'une femme rompue. De cette manière, la femme ne se regarde pas dans le miroir, il ne lui reste que la clôture. La frontière entre le passé et le présent, le présent et l'avenir est devenue infranchissable, le passage se révèle impossible. Alors que l'élan spontané qui portait vers l'autre a été brisé, rompu, trahi – l'ailleurs, l'invisible et l'inconnu n'offrent quant à eux qu'une réalité menaçante. L'angoisse devant la blessure fait que même la voix reste solitaire car il n'y a plus d'autre voix en écho. La femme, claustrée chez elle, « conjure, par un monologue

paraphrénique, la solitude où l'a jetée son égoïsme éperdu » (Beauvoir 1967: préface). L'enfermement de la femme mutilée préfigure la mort, en tant que symbole de la non-communication, d'une séparation irréversible.

S'éloignant de la philosophie hégélienne et sartrienne (cf. Kail 2006), Beauvoir présente la catégorie de l'autre comme le moyen et la manifestation d'une oppression économique et matérielle, faisant croire que « la féminité signifie altérité et infériorité (...) » (Beauvoir 1949, I: 75). L'écrivaine suggère que la femme est conçue comme l'Autre dans la pensée masculine et, en raison de sa subordination sociale, en vient à se penser comme telle. Être l'autre, en particulier pour la femme, « libre dans la soumission à laquelle elle consent » (Beauvoir 1949, II: 168), n'est aliénant que dans la mesure où il n'y a pas de réciprocité. En revanche, le fait d'être sujet et un autre pour notre prochain n'a rien d'inconciliable. Un subtil glissement de l'Autre à l'autre, qui sépare le début de la fin de l'essai sur la condition féminine est remarquable :

Affranchir la femme, c'est refuser de l'enfermer dans les rapports qu'elle soutient avec l'homme, mais non les nier ; qu'elle se pose pour soi elle n'en continuera pas moins à exister aussi pour lui : se reconnaissant mutuellement comme sujet chacun demeurera cependant pour l'autre un autre. (Beauvoir 1949, II: 576)

Beauvoir sous-entend que l'autre n'est « fermé pour moi » (Beauvoir 1946b: 242) que « si je me referme sur moi » (Beauvoir 1946b: 242). Étant donné cet état de choses, tout est possible d'autant plus que « [n]otre rapport avec le monde n'est pas décidé d'abord ; c'est nous qui décidons » (Beauvoir 1946b: 246). Or, chacun est responsable de créer un lien avec l'autre, la séparation n'étant pas une donnée ontologique de la condition humaine. Il est souhaitable de remarquer que le regard reste pour la philosophe un lien privilégié, voire l'archétype, de ce mouvement vers autrui (qu'elle appelle de ses vœux) : « Si je me cherche dans les yeux d'autrui avant de m'être donné aucune figure, je ne suis rien ; je ne prends une forme, une existence que si d'abord je me jette dans le monde en aimant, en faisant » (Beauvoir 1946b: 340). Ces phrases illustrent, semble-t-il, une dialectique de la transcendance chez Beauvoir. Les deux individus réussissent à s'accomplir dans le regard qui les lie à condition d'être déjà sujets, engagés par leurs actes et leurs projets, dans la réalité qui les entoure. Il apparaît que la fusion ne fait que masquer la réalité, le manque d'identité.

Dans *L'Invitée*, Françoise, ayant d'abord pensé qu'« il n'y avait qu'une vie, et au centre un être dont on ne pouvait dire ni lui, ni moi, mais seulement nous » (Beauvoir 1943: 61), se rend compte plus tard qu'« on ne fait qu'un, c'est très joli ; mais Pierre revendiquait son indépendance ; naturellement qu'en un sens ils étaient deux, elle le savait (...) » (Beauvoir 1943: 78). La femme se cherche dans les yeux de Pierre, et comme il ne la regarde plus, elle prend conscience qu'elle n'existe pas vraiment en tant qu'individu. En fait, la protagoniste n'est qu'« une suite d'absences » (Beauvoir 1943: 184). À travers *L'Invitée*, l'auteure prétend que non seulement le « moi » a perdu son existence objective, mais aussi l'autre qui ne peut plus être approché ni aimé, et risque de devenir étranger :

Elle interrogea son visage, c'était un visage trop familier qui ne parlait plus ; il n'y avait qu'à étendre la main, pour le toucher, mais cette proximité même le rendait invisible, on ne pouvait rien penser sur lui. Il n'y avait même pas de nom pour le désigner. Françoise ne l'appelait Pierre ou Labrousse qu'en parlant aux gens ; en face de lui ou dans la solitude elle ne l'appelait pas. Il lui était aussi intime qu'elle-même et aussi inconnaissable (...) elle aurait pu au moins s'en faire une idée. (Beauvoir 1943:81)

La réaction de Françoise est le meurtre de l'autre qui lui apparaît comme un moyen d'échapper à la situation de dépendance dans laquelle elle se trouve (Bjørnsnøs 2008: 107–123). Ce crime reste vécu en tant qu'« une expérience de la séparation » (Beauvoir 1960: 389) de « l'invitée » qui refuse « le lien qui l'unit à l'autre » (Beauvoir 1946b: 245), à savoir le dialogue avec Françoise. Celle-ci, « enfermée dans le bonheur » (Beauvoir 1943: 37), tue sa rivale pour rompre le carcan de l'amour-fusion, pour se choisir et sortir du cercle vicieux au risque de s'enfermer dans une autre prison.

2. L'androgynie comme une réponse à la différence de l'autre

Bien que l'autre soit considéré comme « un irréductible scandale » (Beauvoir 1960: 388), Beauvoir s'oppose aux thèses sartriennes de l'autre considéré en tant que « chute originelle » ou « la liberté (...) qui me sépare de ma dimension d'être » (Sartre 1943: 308). Pour la philosophe, le problème de la coexistence ne résulte pas d'une donnée ontologique, il s'explique par la conséquence d'une certaine situation, de la dépendance vis-à-vis de l'homme, de la conception féminine de l'amour. Ce qui crée le manque d'être, ce n'est pas l'autre (Xavière), mais le sujet lui-même (Françoise) qui oublie de se réaliser comme sujet (cf. Irigaray 1974). D'un tel état de choses est responsable également la société où « le mot "amour" n'a pas du tout le même sens pour l'un et l'autre sexe » (Beauvoir 1949, II: 477), où la femme ne jouit pas des mêmes chances que l'homme de se constituer en un individu autonome. La séparation reste interprétée comme une expérience qui découle d'un acte, d'un meurtre, ce dernier étant provoqué par « inertie, repliement sur soi » (Beauvoir 1946b: 245) de l'invitée. Ainsi, le premier roman beauvoirien témoigne du risque que représentent les deux formes de rapport à l'autre comme les deux termes de l'alternative à laquelle la femme n'arrive pas à échapper. La solution semble une jouissance qui « est projet » (Beauvoir 1946b: 253), un moyen de se dépasser en allant vers l'autre. N'étant pas une « séparation d'avec le monde » (Beauvoir 1946b: 252), elle reste contenue dans un instant de tension : « Dès que je supprime cette distance [explique la philosophe] qui, me séparant de l'objet, me permet de me jeter vers lui, d'être mouvement et transcendance, cette union figée de l'objet avec moi n'existe plus qu'à la manière d'une chose » (Beauvoir 1946b: 251–252). La jouissance implique la distance, condition *sine qua non* du désir. Elle révèle un instant d'une « flamboyante plénitude » (Beauvoir 1946b: 256) enveloppant « le passé, l'avenir, le monde entier » (Beauvoir 1946b: 256), où se trouve l'autre dans sa liberté et dans sa différence. Notons que la conception de la jouissance de Beauvoir semble plus proche de celle d'Emmanuel Lévinas dans *Le Temps et l'Autre*. Toutefois, l'écrivaine n'aurait pas souscrit à l'idée de l'absence de l'autre selon laquelle « [c]e qu'on présente comme l'échec de la communication dans l'amour constitue précisément la positivité de la relation, cette absence de l'autre est (...) sa présence comme autre » (Lévinas 1985: 89). Chez Beauvoir, dans le rapport différent à l'autre, fusion et distance ne s'excluent pas, mais se complètent : elles sont des pôles entre lesquels ne doit cesser d'aller et venir le sujet aimant. Les analyses de l'érotisme dans *Pyrrhus et Cinéas* sont générales, c'est au sein du récit romanesque que cette situation intime, aux nuances fugitives, peut être évoquée. L'autre reste présent dans sa différence, dans sa liberté, dans sa transcendance qui l'emportent. C'est ainsi que Beauvoir le décrit dans *Le Sang des autres* :

Elle l'étreignit ; tiède, lisse, élastique et dur ; un corps. Il était là ; tout entier contenu dans ce corps d'homme qu'elle serrait dans ses bras. Tout le jour il s'était échappé (...). Et maintenant, il était là,

contre sa chair, sous ses mains, sous sa bouche ; pour la rejoindre, elle se laissait couler sans souvenir, sans espoir, sans pensée, au fond de l'instant immobile : plus rien qu'un corps aveugle éclairé sourdement par le crépitement de millions d'étincelles. Ne me trahis pas. Ne t'en va pas loin de ce corps que mon corps appelle. Ne me laisse pas seule en proie à la nuit brûlante. Elle gémit. Tu es là. Aussi sûrement que moi-même. Pour moi, non pour toi, cette chair qui frémit ; ta chair. Tu es là. Tu me désires, tu m'exiges. Et moi aussi je suis là, une flamboyante plénitude contre laquelle le temps se brise. Cette minute est réelle, à jamais, aussi réelle que la mort et que l'éternité. (Beauvoir 1945: 194)

Cela pourrait sembler paradoxal, mais il s'agit ici de survivances d'une réalité et de représentations symboliques que les femmes subissent depuis des siècles. Ces représentations se manifestent, sous forme de dichotomie, en illustrant la vertu heuristique de tout ce qui se présente sous forme duelle, contradictoire, conflictuelle (cf. Coquillat 1982) : un pôle positif identifié au masculin (assimilé à la raison, à l'intellect, au Bien, à la création, etc.) et un pôle négatif féminin (lié à la déraison, aux émotions, au Mal, à la procréation, etc.). L'autre peut être d'autant plus facilement repoussé qu'il est inférieur. Si la femme ose se penser l'égal de l'homme et se mettre en quête de son double, elle commence malgré tout à se placer au-dessus d'elle. Il serait plus juste, paraît-il, de dire qu'elle le trouve placé au-dessus d'elle et qu'elle tente de s'en accommoder, voire de le justifier. Face à ses aspirations d'égalité et de réciprocité, elle trouve un monde qui fausse de prime abord ses attentes et ses représentations, faute de lui offrir des références ou des modèles pour la guider. Ainsi, il convient de réorienter l'espace où il se situe. Quand l'axe du regard est vertical, il y a, à la fois, frontalité et réciprocité. C'est peut-être là une des raisons qui font du miroir, de la psyché un des emblèmes de la puissance féminine et en tout cas un accessoire indispensable de la conquête féminine d'identité.

Les Mandarins met en scène la relation de deux êtres sur un pied d'égalité : Anne Dubreuilh et Henri Perron. Le miroir de l'un constitue le regard de l'autre où se focalisent le désir et l'intelligence, où se ressemblent les contraires, les déceptions, des espoirs ainsi que des problèmes des partenaires. Les deux restent liés par des liens secrets et mystérieux, marqués par des aspects antagonistes. De cette façon, la femme se distingue par « la peur de mourir et le vertige du néant, la vanité du divertissement terrestre, la honte d'oublier, le scandale de vivre » (Beauvoir 1963: 288), tandis qu'à l'homme sont attribués « [l]a joie d'exister, la gaieté d'entreprendre, le plaisir d'écrire » (Beauvoir 1963: 288).

Leur parenté n'existe que dans l'imagination, dans leur vision du couple, du face-à-face du frère et de la sœur. Pour cette raison, ce lien de parenté ne peut être imposé au lecteur qui dispose de quelques indices. Anne et Henri ont toujours la connaissance ou le pressentiment de ce que pense ou désire l'autre. En outre, ils cherchent à se définir par rapport à Robert Dubreuilh qui est le premier miroir dans lequel ils se regardent avant de se trouver l'un l'autre, une sorte de frère aîné. Les relations d'Anne et son mari, écrivain engagé, mentor d'Henri en littérature et politique, montrent une confrontation intellectuelle dans laquelle, dès le début, les forces sont inégales. La différence d'âge fait que la femme accepte sa position et se soumet à l'homme dans l'amitié, symbolisée par la proximité « bras dessus bras dessous » (Beauvoir 1954, I: 59). Pour Henri, Dubreuilh est un maître auquel il doit se confronter. Bien qu'il utilise sa femme, Nadine, pour tenter un face-à-face, sa ruse d'homme s'avère un faux-semblant. Leur mariage ne fait que reproduire celui d'Anne et de Dubreuilh. Ce dernier rapport semble incestueux car il y a du flirt entre Anne et Henri. L'intelligence exceptionnelle qui caractérise ces deux personnages n'est pas seulement spirituelle : le désir d'Henri pour Anne est incontestable. En la faisant danser, il avoue que « si elle n'avait pas été une vieille amie et la femme de Dubreuilh, il lui aurait volontiers fait un doigt de cour » (Beauvoir 1954, I: 22). Anne accepte avec gêne et déplaisir la liaison de sa fille avec Henri. Elle recherche l'âme sœur

et une véritable passion, comme Perron, mais quand vient le moment où les deux sont sur le point de le trouver, celui de communion, ils le laissent passer. Lors d'une nuit de fête, au milieu de la foule, le tête-à-tête qui commence est celui de deux individus qui s'ouvrent leur cœur en toute liberté et réciprocité. Dans le miroir des yeux de cet amant imaginaire, Anne, psychanalyste, découvre en elle des désirs et des frustrations jusqu'ici inconnus d'elle. Un tel échange ose aller au plus profond des enjeux tant intellectuels qu'affectifs, le pressentiment de l'accomplissement possible. Tous les deux affirment que leur vie n'est pas celle dont ils rêvent : « Déjà ce tête-à-tête était passé. (...) L'intimité, la confiance de cette heure, nous aurions pu la prolonger jusqu'à l'aube (...). Mais pour mille raisons il ne fallait pas essayer. Ne fallait-il pas ? En tout cas, nous n'avons pas essayé » (Beauvoir 1954, I: 320). On ne saura jamais quelles sont ces « mille raisons » invoquées qui leur interdisent de concrétiser l'intimité de leur rencontre, de consacrer ce moment fugitif où un moment de communion semble si proche. Cette union reste associée à un interdit évident qui opère de façon perverse. Beauvoir suggère que les hommes doivent subir le handicap qui sépare et hiérarchise les principes complémentaires : seuls les couples formés par des partenaires qui ne sont pas sur un pied d'égalité concrétisent leur relation. Comme si le face-à-face entre des individus ne pouvait avoir lieu qu'un soir, fugitif et exceptionnel, où n'ont plus cours les limites qui structurent l'espace et le temps. Dans ce cas, il se pourrait que l'interdit de l'inceste prohibât l'égalité qui anime les amants. Sa quête fait qu'une frontière n'est pas franchie. L'androgynie reste envisagée, esquissée, mais devient utopique.

Les Mandarins met en relief une autre vision de l'accomplissement androgyne. Anne, suivant le conseil d'Henri, est partie en Amérique où elle redécouvre l'amour, avec Lewis Brogan, et une nouvelle vie : « Moi qui depuis si longtemps n'avait plus de goût, plus de forme, je possédais de nouveau des seins, un ventre, un sexe, une chair (...) » (Beauvoir 1954, II: 39), « [j']ai gémi (...) de plaisir : de bonheur. (...) je ne savais pas que ça pouvait être si bouleversant de faire l'amour » (Beauvoir 1954, II : 55). Très vite, Anne se sent enfermée dans cette chambre d'amour où « l'air (...) était trop lourd (...) » (Beauvoir 1954, II: 43). Elle se rend compte que l'amour ne manifeste ni le repliement sur soi ni le narcissisme à deux. Il s'agit d'intégrer le monde et pour le faire il faut y projeter son image. Lors de la première descente vers le lac, la femme est envoûtée, il lui semble « que toute [s]a vie avait été une longue maladie dont [elle] était en train de [s]e guérir » (Beauvoir 1954, II: 40). La réalité dans laquelle elle vit semble être un idéal qui n'a rien à voir avec un rapport authentique au monde que la femme doit d'abord définir et ensuite construire dans sa psyché afin de retrouver le sens de son existence et de prendre conscience des difficultés. La jubilation est éphémère :

(...) nous n'étions pas un couple ; nous n'en serions jamais un. Nous aurions pu nous aimer : en quel point du monde, en quel temps ? En tout cas nulle part sur la terre, en aucun point de l'avenir. (...) j'avais perdu tous mes souvenirs, et jusqu'à mon image : il n'y avait pas un miroir chez Lewis qui fût à la hauteur de mes yeux (...) c'est à peine si je me rappelais qui j'étais. (Beauvoir 1954, II: 42, 399)

Anne ne réussit à vivre qu'entre deux mondes: ancien et nouveau. Mais elle comprend que son amant américain n'acceptera pas ces prises de recul, ces va-et-vient. Ainsi, le lac représente l'espoir féminin de vivre son amour de part et d'autre de l'océan qui, à la fois, sépare et unit la femme et l'homme. La barque est l'île d'utopie car l'image d'eux-mêmes, côte-à-côte, que leur renvoie le miroir ne suffit pas. Il se révèle être un mythe éculé, comme la photo qui prétend immortaliser leurs amours :

Lewis me saisit par le bras : « Allons donc vous immortaliser, dit-il gaiement. Puisqu'il paraît que vous êtes si séduisante ». « Pour d'autres, pensai-je tristement, et plus jamais pour lui ». (...) j'ai eu

bien du mal à sourire; (...) pour lui je n'avais plus de corps, et à peine un visage. (Beauvoir 1954, II : 398)

Le miroir n'est que la représentation du couple, qui permettrait le mouvement et le rapprochement de l'un vers l'autre. En face de Lewis qui, de peur de souffrir, ne veut pas aimer, Anne menace de sombrer : « (...) j'avais perdu tous mes souvenirs, et jusqu'à mon image : il n'y avait pas un miroir chez Lewis qui fût à la hauteur de mes yeux, je me maquillais à l'aveuglette dans une glace de poche; c'est à peine si je me rappelais qui j'étais » (Beauvoir 1954, II: 399–400). La figure « divisée » selon les intentions de l'auteure, Anne se trouve en effet en crise tout au long du roman, en rupture perpétuelle avec elle-même. L'une des caractéristiques du personnage réside dans sa solitude. La principale raison de ses troubles réside dans le fait qu'elle se sent inutile, négligeable – une étrangère. En effet, elle est « une autre » dans sa vie parisienne et un « manque » aux yeux de Lewis :

Et je me disais que peut-être ce n'est pas précisément de moi qu'il [Dubreuilh] avait besoin, mais à coup sûr elle lui était utile, cette femme dont j'occupais la place (...). Existait-il [Lewis] encore ? (...) Je ne me comprenais plus. (...) Est-ce que je n'aime pas assez Robert? (Beauvoir 1954, II: 62)

L'homme n'offre plus au regard de la femme que le mur opaque de ses yeux. La liaison d'Anne avec Lewis s'est avérée un échec, l'entente physique n'a pas réussi à déboucher sur une communauté spirituelle. À la tentative féminine de réinventer l'univers, où serait respectée la hiérarchie des affections, l'homme répond par un amour frileux et se retire pour garder la maîtrise. Le jeu peut devenir meurtrier et c'est cette menace que Beauvoir met en scène dans les plus réussies de ses fictions, se délivrant par l'écriture d'une tension ouverte dans l'existence par l'irruption d'un ou d'une autre. De l'épineuse entreprise de vivre à trois, *L'Invitée* raconte la fin tragique et *Les Mandarins* la fin mélancolique. *L'Invitée* met en exergue l'illusion de l'amour-fusion: en éliminant l'autre femme, Xavière, Françoise manifeste la difficulté à accéder à une identité réelle jusqu'à maintenant occultée. Dans *Les Mandarins*, Beauvoir traite de la difficulté à concilier et à accomplir les aspects antagonistes d'une identité complexe. Or, il faut que le désir soit spirituel et sexuel pour atteindre un sentiment de l'accomplissement androgyne.

Ainsi, l'œuvre de Beauvoir, rêvant d'une totalité, symbolise la « tension dialogique qui maintient en permanence la complémentarité et l'antagonisme » (Morin 1997: 12). Elle suggère qu'un dépassement continu de l'être humain passe par autrui, partenaire indispensable en qui toute activité se trouve justifiée car « l'individu ne se définit que par sa relation au monde et aux autres individus: il n'existe qu'en se transcendant et sa liberté ne peut s'accomplir qu'à travers la liberté d'autrui » (Beauvoir 1946a: 225).

Autrui, tel que Beauvoir le conçoit au niveau philosophique, sur lequel est bâtie sa « morale de l'ambiguïté », tel qu'elle le structure au niveau métaphorique dans ses fictions, considéré à la fois comme autre et sujet, manifeste la tentative de rompre le fil de l'héritage culturel et social. Sa pensée, qui ne cesse d'interpeller par sa modernité, consiste à saisir la complexité du sens de l'altérité, entendue comme des pôles étant irréductiblement opposés, à lier la perception de l'autre en soi et hors de soi, « parce que nous portons en nous cette dualité où "Je est un autre" » (Morin 2001: 69). Beauvoir semble nous persuader que l'altérité, qui favorise la rencontre, met les deux parties sur un pied d'égalité, en invitant le lecteur à regarder autrement notre semblable. L'analyse des textes choisis prouve que l'autre fascine par son identité et par sa différence (Moser 2008: 235–241). Car, d'après la dialectique lévinasienne, « dans la proximité de l'autre, est intégralement maintenue la distance » (Lévinas 1985: 89).

Bibliographie

- Baudrillard, Jean, Guillaume Marc (1994) *Figures de l'altérité*. Paris: Descartes & Cie.
- Beauvoir, Simone de (1943) *L'Invitée*. Paris: Gallimard.
- Beauvoir, Simone de (1945) *Le Sang des autres*. Paris: Gallimard.
- Beauvoir, Simone de (1946a) *Pour une morale de l'ambiguïté*. Paris: Gallimard.
- Beauvoir, Simone de (1946b) *Pyrrhus et Cinéas*. Paris: Gallimard.
- Beauvoir, Simone de (1949) *Le Deuxième Sexe*, t. I *Les faits et les mythes*, t. II *L'expérience vécue*. Paris: Gallimard.
- Beauvoir, Simone de (1954) *Les Mandarins*. Paris: Gallimard.
- Beauvoir, Simone de (1960) *La Force de l'âge*. Paris: Gallimard.
- Beauvoir, Simone de (1963) *La Force des choses*. Paris: Gallimard.
- Beauvoir, Simone de (1966) *Les Belles Images*. Paris: Gallimard.
- Beauvoir, Simone de (1967) *La Femme rompue*. Paris: Gallimard.
- Bjørnsnøs, Annlag (2008) "Beauvoir et Ricœur – L'identité narrative. Analyse d'une crise identitaire dans *L'Invitée* de Simone de Beauvoir." [In:] *Revue Romane*. Vol. 43; 107–123.
- Coquillat, Michelle (1982) *La Poétique du mâle*. Paris: Gallimard.
- Eliade, Mircea (1962) *Mérophisphélès et l'Androgyne*. Paris: Gallimard.
- Irigaray, Luce (1974) *Speculum, de l'autre femme*. Paris: Minuit.
- Kail, Michel (2006) *Simone de Beauvoir philosophe*. Paris: PUF.
- Karli, Pierre (2011) *Le Besoin de l'autre. Une approche interdisciplinaire de la relation de l'autre*. Paris: Odile Jacob.
- Lévinas, Emmanuel (1985) *Le Temps et l'Autre*. Paris: PUF.
- Monteuil, Claudine (2009) *Simone de Beauvoir. Modernité et engagement*. Paris: L'Harmattan.
- Morin, Edgar (1997) *Amour, poésie, sagesse*. Paris: Seuil.
- Morin, Edgar (2001) *L'Identité humaine*. Paris: Seuil.
- Moser, Susanne (2008) "Entre l'altérité absolue et la reconnaissance des différences: Aspects de l'autre chez Simone de Beauvoir." [In:] Thomas Stauder (ed.) *Simone de Beauvoir cent ans après sa naissance. Contributions interdisciplinaires de cinq continents*. Tübingen: Gunter Narr Verlag; 235–241.
- Rétif, Françoise (1998) *Simone de Beauvoir. L'autre en miroir*. Paris: L'Harmattan.
- Ricœur, Paul (1990) *Soi-même comme un autre*. Paris: Seuil.
- Sartre, Jean-Paul (1943) *L'Être et le Néant*. Paris: Gallimard.
- Tidd, Ursula (2009) "Simone de Beauvoir et la quête de l'autre." [In:] *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*. Vol. 61; 149–159.

